

sphères, s'élève comme un hymne de gratitude vers le souverain Créateur! La lumière même est une sorte de musique, car elle se produit, comme la musique, par d'innombrables vibrations.

Tandis que, dans nos différentes haltes, nos canotiers fatigués de leur travail, se reposent autour du bûcher qu'ils ont allumé, je vais souvent, seul, au sein de ces forêts qui produisent sur moi tant de diverses émotions. Tantôt je contemple, dans un silencieux recueillement, leur grandeur austère, tantôt elles m'apparaissent comme un monde nouveau, et où je dois faire, à tout instant, quelque précieuse découverte.

Quelquefois, je m'arrête à regarder des plantes que je n'ai encore vues nulle part, ou des scènes de la vie animale, qui ne sont pas moins neuves pour moi. C'est le petit écureuil volant, à la robe cendrée, qui s'élance d'un arbre à l'autre, à l'aide de la fine membrane qui de ses jambes de derrière s'étend à celles de devant, et se déplie et se replie comme un voile; c'est l'oiseau bleu, dont le nom me rappelle un des contes de fées que je lisais dans mon enfance :

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Celui-ci pourrait bien être le principal personnage d'un conte de fée, tant il est vif et léger et joli. Les paysans du Canada se plaisent à le voir vivre près de leur demeure; pour l'y attirer, ils plantent dans leurs enclos des pieux surmontés de petites boîtes en bois. Le confiant oiseau bleu n'en demande pas plus; il s'installe dans une de ces boîtes, et dès qu'une fois il y a fait son nid, on peut être sûr que, s'il est encore en vie l'été suivant, il y reviendra.

Sur les troncs d'arbres tombés dans les étangs, se perche le magnifique canard, qu'on appelle le canard des bois; son col est d'un vert foncé; sa tête est ornée d'une crête nuancée de blanc, de gris et de pourpre; sa poitrine est d'un jaune pâle; ses ailes sont bleues et noires.

Dans ces mêmes terrains marécageux, habite l'oiseau dont les ailes sont mouchetées de points rouges, pareils à des taches de cire à cacheter; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'oiseau-cire. Autour des arbustes, voltige comme un papillon, l'oiseau-mouche de ces régions septentrionales, le *trichilus colubris*, moins brillant que ceux du Brésil et de la Guyane, ces rubis mobiles, ces émeraudes vivantes; mais charmant à voir avec son plumage gris et vert et son collier d'orange et de pourpre. Il fend l'air avec une prestesse inconcevable, et quand il court de fleur en fleur, on dirait un rayon de lumière.

Aux branches des vieux sapins, se cramponnent avec un cri aigu, les piverts dont les coups de bec retentissent comme des haches de bûcherons dans la forêt silencieuse. Leur bec est si puissant et ils en frappent avec une telle force, que d'un seul choc, ils enlèvent des morceaux d'écorce de sept à huit pouces de longueur, et que dans l'espace de quelques heures, ils peuvent dépouiller un rameau, sur une étendue de vingt ou trente pieds. Mais on leur ferait une grande injure, si on les considérait comme des animaux malfaisants; ils méritent, au contraire, d'être protégés par ceux qui s'intéressent à la conservation des forêts; car leur instinct les conduit à une œuvre utile; ils ne s'attaquent qu'à l'arbre où s'est logé un insecte qui, peu à peu, avec sa funeste engéance, y paralysait la circulation de la sève. C'est ce pernicieux insecte, ce sont ces larves que l'intelligent pivert va chercher entre l'écorce et l'épiderme du géant des bois, menacé d'un péril mortel par cette vermine, comme un noble cœur par un profond chagrin.

Sur le sol, piétine et sautille le troglodyte d'hiver, cet alerte, ce vif, ce joli roitelet, toujours en mouvement et toujours chantant.

Mais bientôt, cette charmante peuplade ne recréera plus ni mes oreilles, ni mes regards. A mon arrivée dans ce pays, j'ai eu le plaisir de voir les forêts canadiennes dans leur éclatante verdure; maintenant, je les contemple avec une surprise que je ne puis dépeindre. Non, en vérité, je ne connais rien de comparable à l'aspect de ces bois, dans leur parure d'automne! Tout cet océan de verdure se transforme en une variété de nuances infinies: sur ces masses de chênes, de hêtres, de bouleaux, l'arc-en-ciel semble avoir répandu toutes ses beautés prismatiques et l'aurore des jours d'été, toutes ses franges d'or et de pourpre. Seul, le sapin, ce fidèle symbole d'une pensée immuable, conserve son austère vêtement au milieu des subites métamorphoses qui l'entourent. Mais ces métamorphoses annoncent la fin de l'année. Déjà, les feuilles desséchées se détachent des rameaux, tourbillonnent dans l'air et roulent sur le sol. Déjà, les oiseaux se détournent du nid qu'ils construisaient naguère, avec tant de soin; c'est le temps des migrations. Des groupes de canards sauvages se réunissent au

bord des lacs et des étangs, et à les voir tantôt tourner la tête de côté et d'autre, tantôt caqueter entre eux, on doit croire qu'ils attendent avec impatience, quelques retardataires, puis délibèrent sur le voyage qu'ils vont entreprendre. Des pigeons s'élevant dans les airs en légions serrées et compactes, s'envolent vers les contrées où ils doivent passer l'hiver.

Le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître :
Quand viendra ce printemps, par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

Des bandes même d'araignées émigrent; on les voit traverser, comme un nuage noir, les fleuves et les rivières, puis elles disparaissent. D'où viennent-elles? Où vont-elles? Y a-t-il parmi elles quelques vieilles voyageuses qui ont déjà fait ce chemin, et qui les guident? C'est un de ces problèmes que je n'essayerai pas de résoudre.

A mes yeux, elles représentent une cohorte d'esercos, de coquins désertant les lieux qu'ils ont suffisamment exploités, pour s'en aller sur un autre terrain faire de nouvelles victimes.

Mais les oiseaux, par leur poétique migration, me représentent les poétiques élans de la pensée ou les mystérieux désirs de la nostalgie de l'âme: *Hemsjukan*, dit le poète suédois Wallin, qui dépeint en ces termes sa religieuse aspiration: "Je ne puis cesser de vous contempler, îles brillantes, mers qui gardez encore l'azur du jour, quand le jour nous a quittés!"

"Oh! laissez-moi suivre le flambeau que vous montrez à mes yeux! Rien ne m'attire plus sur cette terre que je connais. Sur ce sol orange, je ne respire pas en liberté et je sens en moi un désir, un désir ardent: je voudrais m'en aller au-delà des mers, dans un monde inconnu."

Tu sais, mon cher Georges, que je ne puis penser à te faire un cours d'ornithologie. Malheureusement mon ignorance ne me permet pas une telle prétention, et un Audubon ou un Wilson, ces deux infatigables ornithologistes de l'Amérique, me trouveraient peut-être bien présomptueux d'oser te parler de quelques oiseaux que je n'ai fait que voir en passant. Il en est deux pourtant qu'il faut encore que je mentionne: l'un est une petite colombe, au bec noir, aux ailes brunes tachetées de blanc, et aux pattes rouges. Des Anglais du Canada lui ont donné le nom de Mourning-dove (colombe de deuil), c'est la colombe de la Caroline; l'autre appartient à l'espèce des engoulevents, qui se nourrissent principalement d'insectes, et vont les chercher sur le dos des animaux, comme le pivert sous l'écorce des arbres. Les naturalistes, avec leur habitude de latinité, le désignent par le nom de *caprimulgus vociferus*. Mais en Amérique, où la plupart de ceux qui se plaisent à l'entendre ne connaissent guère cette dénomination scientifique, ils l'appellent whip-poor-will. Sa forme n'est pas élégante; son plumage n'est pas brillant. Au milieu des magnifiques tribus ailées qui peuplent les forêts de l'Amérique, il apparaît comme un humble prolétaire qui ne porte qu'un vêtement obscur, ou comme un pauvre artiste ambulancier qui murmure sa plainte timide près de la gent aristocratique.

Quand tout s'éveille, s'émeut et s'agite à la clarté du soleil, la colombe de la Caroline et le whip-poor-will restent ordinairement cachés dans l'ombre. Comme des poètes recueillis en eux-mêmes, ils semblent fuir les turbulences de la foule et les rumeurs de la journée; c'est le soir qu'ils sortent de leur cachette et qu'ils entonnent leur chant. La colombe commence par lancer dans les airs un cri vibrant, comme si elle s'arrachait tout à coup à ses mornes réflexions; puis cette première note est suivie de quatre à cinq autres qu'elle répète lentement, avec une profonde impression de mélancolie.

Le whip-poor-will articule des accents dont les Américains ont cherché à reproduire le son en composant les syllabes du nom qu'ils lui ont donné; il scande vivement la première et la dernière de ces syllabes, et module doucement la seconde.

J'ai entendu, dans nos vertes campagnes, les joyeux hymnes de l'alouette, par une belle matinée d'été, les amoureux gémissements du ramier, au bord des sources solitaires, les roulades du chardonneret, les merveilleuses mélodies du rossignol, sous les rameaux en fleurs, et s'il m'est permis de comparer l'infime musique de l'homme à celle des musiciens de Dieu, j'ai entendu des voix pures et fraîches de jeunes filles roucouler dans les salons, avec un accompagnement de violon ou de piano, les duos, les sonates, les romances les plus célèbres. Mais rien de ce que j'ai entendu n'est comparable au chant de ces deux oiseaux d'Amérique, exhalant leurs soupirs harmonieux dans le calme des nuits, dans le silence des forêts inhabitées, à la leur des étoiles. Chacune de leurs vibrations pénètre dans le cœur, l'attendrit, le captive et le plonge dans une rêveuse mélancolie. On dirait le chant plaintif de deux